Histoire littéraire.

Brian Arkins, *Sexuality in Catullus* (Altertumswissenschaftliche Texte und Studien, VIII) : Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms, 1982, 156 pages + *Notes and Bibliography* (p. 157-260).

Révision et remaniement d'une thèse soutenue en 1974 devant l'Université Nationale d'Irlande sous le titre *Aspects of Sexuality in Catullus.*

Pour pouvoir consacrer à l'un des aspects majeurs de l'inspiration catullienne une étude aussi savante et clairvoyante que possible, l'auteur a pris soin de rassembler, à propos de chacune des pièces où dans l'œuvre de Catulle l'érotisme entre en jeu — or, il ne s'agit pas moins que des deux tiers des polymètres, de la quasi-totalité des *carmina maiora*, enfin des trois quarts des épigrammes ! —, une information bibliographique très riche et bien mise à jour. C'est tout au plus si, p. 215 sq., il est permis de regretter, dans la *Bibliography*, l'omission des bonnes éditions critiques de M. Schuster-W. Eisenhut, H. Bardon, D. F. S. Thomson, ainsi que des utiles éditions commentées de G. Friedrich, M. Lenchantin de Gubernatis et F. Della Corte. En revanche, les *Notes*, abondantes et précises, qui occupent une cinquantaine de pages en fin de volume, témoignent éloquemment de la conscience scrupuleuse avec laquelle l'auteur a cherché, pour toutes les pièces étudiées, à bien connaître les travaux de ses prédécesseurs.

Il ne saurait être question de minimiser la place qu'a tenue la sexualité dans la vie et l'œuvre de Catulle ! Néanmoins, si nous avions eu nous-même l'idée d'écrire un tel livre, nous l'aurions plutôt intitulé : *Sexuality and Love in Catullus* ; ou encore *Eroticism in Catullus.* Nous disons cela parce que les deux plus importants chapitres de l'ouvrage de Brian Arkins, les chapitres II et IV, respectivement intitulés *Lesbia* et *Marriage*, débordent le cadre de l'amour charnel, ainsi d'ailleurs que nous en avait avertis l'*Introduction* du volume, p. 2 sq. :

« the primary significance of the Lesbia-poems lies in their magnificent literary portrayal of Catullu's passion for Clodia and undisputed claim to rank with the greatest love poetry in the world ; more akin to the Metaphysical tradition in English literature than to the Romantic, they provide a particularly fine analysis of emotional ambivalence and rejections. (...) Catullus outlines both the advantages and disadvantages of marriage in his two epithalamia (Poems 61 and 62) and, in the final analysis, vindicates society's most basic institution, the family. (...) the paradox is that this lover of a married woman thus appears as an ardent advocate of that traditional institution, matrimony. »

Sous cet angle, lorsque, p. 71 sq., Brian Arkins commente rapidement l'épigramme 109, il estime à juste titre que cette pièce est révélatrice de la grande défiance de Catulle envers les promesses d'amour éternel que lui prodigue Lesbie. Mais le critique irlandais aurait dû ajouter une observation importante : rien de plus suggestif que l'équation établie par le poète entre l'*amor* et l'*amicitia* ; entre le *iucundum... amorem... perpetuumque* du premier distique et l'*aeternum... sanctae foedus amicitiae* du vers terminal.

A cet égard, il nous plaît de reconnaître que Brian Arkins a consacré

de longs développements, très bien venus, à l'épithalame 61 (p. 118-133), authentique exaltation de la *bona Venus* et du *bonus amor* : ce n'est point l'effet du hasard si les mots *bonus, bene, optime* reviennent jusqu'à quatorze fois dans ce poème justement célèbre, dont notre Chateaubriand devait se souvenir avec précision lorsque dans *Les Martyrs* il chanta les noces d'Eudore et de Cymodocée. Sans jamais faire fi des ivresses de l'amour charnel, Catulle entendait les compléter par « une affection sacrée » : une affection analogue à celle qui unit les cœurs de deux frères ou de deux amis inséparables.

Mais n'allons pas croire qu'emporté par le zèle de sa thèse, Brian Arkins se soit laissé aller à voir partout de la sexualité ! En ce qui concerne par exemple le *c.* 50, il a écrit un paragraphe d'une parfaite pertinence :

« It is not necessary to posit a homosexual relationship between Catullus and Calvus (...) given the intensity of Catullus' devotion to poetry, his great friendship with Calvus and his preoccupation with sexual themes, it is entirely understandable that this writing of risque verse should induce in him a quasi-sexual longing for Calvus which is couched in sexual images and language ; for Catullus such a mode of expression is what the French call une *manière d'être.* »

On ne saurait mieux dire. Toutefois, il semble qu'on puisse de temps en temps reprocher à Brian Arkins une légère tendance à déceler dans l'imagerie catullienne un peu trop de connotations érotiques. Ainsi, lorsque Catulle, tournant en ridicule dans son *c.* 17 le vrai soliveau qu'est le mari d'un adorable tendron, déclare « qu'il ne bouge pas du coin de son lit, mais, comme gît dans un fossé un aune coupé au pied par la hache du Ligure (...) cet abruti ne voit rien, n'entend rien » (traduction A. Ernout, Paris, 1964), est-il certain qu'il faille voir à tout prix dans le *nec se subleuat a sua parte* la dénonciation d'une « severe sexual inertia » (p. 5)? et, d'autre part, qu'il faille attribuer à *fossa* la valeur allusive de *cunnus* (*ibid.* et p. 161, n. 4)? De même, quand dans le *c.* 59 « Rufa, la Bolognaise, (...) courant après un pain roulé hors du brasier, se faisait rosser par le croque-mort mal rasé » (trad. Ernout), rien ne nous autorise à conférer au verbe *tunderetur* le sens de « se faisait violer », ni à imaginer que cette Rufa « should meet a specifically sexual retribution » (p. 6) pour ses vices de *fellatrix.* Qu'il nous soit enfin permis, dans le même ordre d'idées, de faire les plus expresses réserves quand nous lisons p. 164, n. 23 :

« It is possible that Poem 93, 2 : *nec scire utrum sis albus an ater homo* involves a further reference to Caesar's sexual tastes, i.e. I don't want to know whether you are homo- or heterosexual. »

Dès 1926, dans un excellent opuscule que Brian Arkins connaît fort bien (cf. p. 165, n. 28, et p. 238), *Die Distichen des Catull,* O. Weinreich avait fait une étude approfondie de ce *c.* 93, se demandant s'il ne reflétait pas une sorte de combat intérieur : Catulle lutterait contre la fascination que la personnalité de César exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Le syntagme *albus an ater,* au sens très général de *bonus an malus,* n'est autre qu'une expression proverbiale se rencontrant depuis Cicéron, *Phil.*, II, 41 (*is qui albus aterne fuerit ignoras*) jusqu'à Apulée, *Apol.*, 16 (*nuper usque albus an ater esses ignoraui*) en passant par Horace, *Epist.*, II, 2, 189 (*Genius... uoltu*

mutabilis, albus et ater : mots que Porphyrion a précisément glosés « *hoc est bonus et malus* »). Catulle veut dire tout simplement, dans ce distique 93, que porter un jugement sur César est devenu le cadet de ses soucis, et que désormais il ne veut pas plus s'intéresser aux actes qu'aux mœurs de César ; il veut le rayer de sa pensée.

Nous ne voudrions surtout pas que cette série de critiques incline les lecteurs du présent compte rendu à porter un jugement trop sévère sur un ouvrage qui ne manque pas de réelles qualités, comme suffiraient à l'attester ses dernières lignes (p. 156), qui ont trait à la prière apotropaïque finale de l'*Attis* (*c.* 63) ;[1] nous ne saurions résister au plaisir de les traduire pour en faire apprécier toute la justesse :

« Cette prière peut être considérée de deux façons étroitement apparentées : en premier lieu, étant donné que Catulle était un homme profondément engagé dans l'amour sexuel en général, il a naturellement en horreur l'autocastration et le refus qu'elle implique de la vie sexuelle ; en second lieu, étant donné que Catulle était intensément épris de Lesbie, il souhaite qu'à la différence d'Attis, il ne prodigue pas en pure perte le grand amour en le réservant à une femme indigne, qui causera sa destruction. Mais le drame de la vie de Catulle réside dans le fait qu'il a précisément agi de cette façon-là. »

Rien de plus légitime que de percevoir ici, dans tout son pathétique, le tragique dilemme où se débattait le cœur passionné du poète. Mais si l'on peut, en l'occurrence, parler d'ambivalence ou de polysémie, cela ne signifie pas le moins du monde que nous approuvions la tendance, assez marquée chez certains critiques actuels, à vouloir déceler un peu partout dans la poésie de Catulle des amphibologies : c'est là croyons-nous, se méprendre gravement sur une âme et sur un art qui ont toujours cultivé dans l'effusion lyrique la sincérité et la limpidité.

Jean GRANAROLO.

Pierre GRIMAL, *Cicéron* (coll. « Que sais-je? », nº 2199) : Paris, 1984, 1 vol. in-12, 128 pages.

Cicéron méritait de figurer dans la collection « Que sais-je? ». P. GRIMAL vient de l'y introduire. On doit s'en réjouir, au moins pour deux raisons. D'une part, on constate que la connaissance de l'Arpinate entre encore (après 2.198 autres titres) dans le savoir de l'honnête homme. D'autre part, cela fournit à P. GRIMAL l'occasion de s'exprimer directement sur un des auteurs les plus importants de la littérature latine, auquel il n'avait pas encore consacré de synthèse.

L'ouvrage qui nous est ainsi présenté constitue dans sa modération et dans son équilibre un des éloges les plus solides et les mieux nuancés qui aient été fournis du grand orateur.

1. Faut-il dénoncer l'absence, en fin de volume, d'une *Conclusion* générale? En fait, l'*Introduction* du livre nous avait, d'avance, présenté les résultats auxquels aboutit la recherche. Plus fâcheuse, à notre avis, est l'absence d'un *Index locorum Catullianus*, qui eût rendu de grands services aux chercheurs et aux spécialistes de Catulle dans leurs travaux. La table des matières (une petite page ne reproduisant que les titres des quatre chapitres), au début du volume, est trop sommaire.

M. GRIMAL a choisi de nous proposer un exposé de caractère fondamentalement biographique. Il s'efforce ainsi de placer dans leur juste lumière les différents aspects d'une action et d'une pensée. Cela implique un grand souci de précision dans la présentation des dates et des circonstances. M. GRIMAL en témoigne notamment par les notes succinctes qu'il présente en bas de pages.

Il met d'abord très fortement l'accent sur les aspects concrets d'une carrière, qui, le plus souvent, ne s'appuie pas sur une idéologie préconçue et qui s'explique d'abord par la vie sociale du chevalier d'Arpinum et par ses relations personnelles. M. GRIMAL connaît bien la terre italienne, dont Cicéron est un fils.

Cependant l'auteur insiste aussi sur la cohérence qui existe, dans notre écrivain, entre l'action et la pensée. Il montre que ses apparentes hésitations s'expliquent généralement par le souci qui fut le sien de chercher toujours l'équilibre. Il s'était dès le début attaché à l'idéal d'une constitution mixte triple et il lui resta fidèle.

M. GRIMAL analyse de manière dense et précise, dans leur ordre et à leur date, tous les discours de Cicéron. Là réside peut-être l'apport le plus original de son étude. Il fait voir qu'on peut se servir de ces textes pour corriger l'impression laissée par une correspondance mutilée et présentée de façon tendancieuse (l'auteur reprend sur ce point seulement les théories de CARCOPINO). On aboutit tout naturellement à la genèse de l'œuvre philosophique, dont l'unité devient évidente. En fait, la création cicéronienne forme un tout. Elle tend à préserver l'équilibre de la société, à combattre la tyrannie. Cicéron a échoué, mais sa pensée a triomphé. M. GRIMAL rêve un peu à ce qui se serait passé s'il s'était accordé avec César, qui fut en somme son principal admirateur et le plus talentueux. Mais il écrit (p. 123) : « C'est lui qui, à l'ancien pragmatisme intégral, pratiqué jusque là, substitua une politique fondée en raison, du moins théoriquement, qui se référait aux idées élaborées par les philosophes ; c'est lui aussi qui établit un lien désormais indissoluble entre le pouvoir et la vertu. » Il était bon que de tels mérites fussent rappelés avec une si ferme autorité.

Alain MICHEL.

Jane W. CRAWFORD, *M. Tullius Cicero : The Lost and Unpublished Orations* (Hypomnemata, Heft 80) : Göttingen, 1984, 1 vol. in-8° de x + 324 pages.

Nous avons ici énumérés, sous forme de fiches juxtaposées, les discours prononcés par Cicéron, et qui n'ont pas été publiés. Ils ne nous sont connus que par des *testimonia*, le plus souvent une allusion par Cicéron lui-même, mais aussi par Plutarque, Dion Cassius, et quelques autres. M^me^ CRAWFORD nous avertit elle-même que certains de ces discours peuvent avoir été publiés, mais qu'ils ont été perdus. La démarcation n'est pas aisée ni toujours certaine. Mais cela importe assez peu — sinon dans la mesure où l'on essaie de discerner les raisons qui, chaque fois, ont détourné Cicéron d'assurer la publication.

L'introduction nous propose les raisons qui incitaient Cicéron à publier ses discours ou à ne pas le faire. Elles sont diverses, comme on pouvait le

penser, et variables selon les périodes. Un tableau en pourcentages montre que, en face de 80 discours publiés ou ayant dû l'être, il y en eut 83 qui restèrent inédits. Généralement la proportions des discours publiés est plus forte, excepté entre 59 et 50, où elle est de 27,9 % contre 72,1 % d'inédits. Ce qui est compréhensible, étant donné les circonstances.

Mme Crawford examine les ouvrages antérieurs parus sur le même sujet, le plus récent étant celui de G. Puccioni (2e éd. 1971), qui est ici très vivement critiqué. Il était naturel que, en un domaine dans lequel l'hypothèse a une si large place, les opinions diffèrent, mais Mme Crawford nous a semblé avoir une tendance certaine à défendre avec vivacité les siennes propres, ou du moins celles qui ont été accréditées par les maîtres qu'elle cite : D. R. Shackelton Bailey, E. Gruen, etc. Notons que la bibliographie est surtout anglaise et américaine (l'*Année Philologique* n'est pas mentionnée ; pourtant, nous voulons espérer qu'elle a été utilisée). Cette bibliographie est considérable ; elle consiste surtout en petits articles ou notes sur un point précis ; mais il arrive que ces articles se contredisent ; nous avons les échos de ces incertitudes, et l'impression finale est, souvent, obscure. Par exemple, à propos du *Pro P. Ascio* (l'assassin présumé de Dion, l'ambassadeur des Alexandrins), on ne voit pas très bien pourquoi le fait que Cicéron assurât la défense favorisait Lentulus contre Pompée. De même, la « fiche » relative au quatrième discours sur la loi agraire ne nous a pas semblé très claire : ce discours aurait été « publié » (parce qu'envoyé à Atticus) sans l'être (sa diffusion ayant été volontairement limitée). On mesure la part considérable d'hypothèse que tout cela implique. Mais le sujet ne pouvait être traité autrement. Et puis, il y a les hypothèses reçues, et les autres : pourquoi décider si vite et si sèchement que la « jalousie de Térentia » à l'égard de Clodia n'est qu'une légende? Térentia avait joué un rôle politique, néfaste, en influençant Cicéron au moment de la conjuration de Catilina. L'ouvrage de J. Carcopino, sur les *Secrets de la Correspondance de Cicéron*, n'est pas cité, sans doute parce que l'on considère qu'il contient trop d'hypothèses ; mais celles que l'on forme sur la vie personnelle de l'orateur sont-elles plus invraisemblables que celles que nous trouvons ici, sur sa vie politique? Tout se passe comme si les personnages de l'histoire étaient réduits à leur seule dimension politique. Ce qui conduit à une certaine étroitesse de vue. Affaire d'école, sans doute.

Ce livre est riche de mille renseignements divers. Il reprend la dissertation, du même auteur, présentée en 1981 devant l'Université de Californie à Los Angeles. Mme Crawford a beaucoup travaillé. Elle a complété sa première étude, donné, par exemple, pour les « *testimonia* » l'apparat critique des éditions qu'elle a consultées, ce qui, parfois, est utile ; mais elle a donné en appendice la liste complète des manuscrits, ce qui n'apporte pas grand chose, lorsqu'il s'agit de passages restreints. Dans l'ensemble, c'est l'édition Clark qui a été utilisée, les éditions françaises n'étant là que pour mémoire, et en bloc. Mais pourquoi ne pas utiliser, pour les *Lettres* de Sénèque l'excellente édition de Reynolds? Livre de jeunesse, consciencieux, fruit d'une compilation longuement menée, où l'on trouvera beaucoup à prendre, sur les circonstances de chaque discours et, sans doute aussi, beaucoup à choisir.

Pierre Grimal.

M. Tullius Cicero, *De Re Publica*. Kommentar von Karl Buechner (Wissenschaftliche Kommentare zu griechischen und lateinischen Schriftstellern) : Heidelberg, Carl Winter-Universitätsverlag, 1984, 546 pages.

Il y a plus de trente ans que K. Büchner s'est attaché à l'étude du *De re publica*. Il en a donné une édition avec traduction (Zurich [1]1952, [2]1960. [3]1973), lui a consacré entre 1952 et 1974 de nombreux et importants articles (repris notamment dans les volumes 2, 6 et 9 de ses *Studien zur römischen Literatur*) et une étude sur le *Songe de Scipion* publiée en 1976 dans les « Hermes-Einzelschriften ». L'ouvrage que nous recensons est l'aboutissement et le couronnement de tous ces travaux. K. Büchner, malheureusement, est mort en 1981, alors que le texte n'était encore qu'à l'impression ; nous devons d'autant plus remercier ceux qui ont veillé à sa parution qu'un commentaire du *De re publica* (comme d'ailleurs de tant d'œuvres cicéroniennes) faisait cruellement défaut. Est-ce à dire que nous sommes pleinement comblé? Il est difficile de rendre compte de l'œuvre posthume d'un maître éminent, partagé que l'on est entre le respect et l'esprit critique. Nous étions et nous restons en désaccord avec certaines interprétations de K. Büchner : sur le § 50 du livre I, dont nous ne parvenons pas à croire qu'il appartienne à un éloge de la monarchie ; sur les §§ 21-22 du livre II, pour lesquels nous préférons suivre V. Pöschl ; sur la limite chronologique de l' « archéologie », qu'il nous paraît impossible d'abaisser jusqu'en 304 ; sur la reconstruction des discours de Philus et de Laelius dans le livre III... Mais nous ne prétendons pas avoir raison sur tous ces points, et leur discussion dépasserait de beaucoup les limites d'un compte rendu. Aussi nous en tiendrons-nous à quelques remarques d'ordre général. Le commentaire de K. Büchner eût peut-être gagné à être moins strictement personnel, à exploiter davantage fût-ce en les critiquant, les recherches d'autrui : pour ne prendre qu'un exemple, il est dommage que pour les §§ 57-59 du livre II (institution du tribunat de la plèbe) l'auteur n'ait aucunement tenu compte des travaux de L. Perelli (*R. F. I. C.*, 1972, p. 295-311) et de K. Girardet (*Bonner Festgabe J. Straub*, 1977, p. 179-200), alors même que le premier du moins figure dans sa bibliographie. Nous aurions souhaité aussi un commentaire historique parfois plus riche, en particulier pour l' « archéologie » du livre II. Plus encore, il nous semble dommage que le problème des rapports entre le *De re publica* et la pensée grecque soit dans une large mesure relégué en fin de volume, dans un appendice d'ailleurs fort intéressant. Non que nous reprochions à K. Büchner d'avoir voulu souligner l'originalité et la romanité du dialogue cicéronien : ce fut au contraire à nos yeux l'un de ses grands mérites depuis les premiers travaux qu'il lui a consacrés. Mais une confrontation plus systématique, faite pas à pas, du texte cicéronien avec les auteurs dont nous savons qu'ils furent lus et médités par l'Arpinate n'aurait pu qu'enrichir le commentaire, permettre de mieux comprendre Cicéron lui-même, et finalement confirmer son originalité. Pour ne prendre ici encore qu'un exemple, suffit-il à propos du texte sur les *imperandi et seruiendi dissimilitudines* (III, 37) de signaler brièvement le rapprochement qui s'impose avec certains textes d'Aristote sans ajouter que Cicéron inverse les équivalences formulées

par le Stagirite, et surtout sans s'interroger sur les raisons et la signification de cette inversion? K. Büchner a lui-même défini les limites de son entreprise : « ein philologischer Kommentar gewiss im weitem Sinne des Wortes, aber in seiner eigentlichen Bedeutung : der Vermittlung des Ciceronischen Wortes » (p. 16). Cette lecture attentive du texte, cette interrogation constamment vigilante sur le sens des mots et des phrases, ce réexamen radical des fragments ou témoignages transmis par la tradition indirecte suffisent à faire du commentaire de K. Büchner un instrument de travail désormais indispensable pour quiconque s'intéresse au *De re publica* : une œuvre sur laquelle, pour paraphraser librement la boutade d'un illustre historien, on est loin d'avoir tout dit même si l'on a déjà beaucoup écrit.

Jean-Louis Ferrary.

Elizabeth Asmis, *Epicurus' Scientific Method* : Ithaca and London, Cornell University Press, 1984, 385 pages.

Parce que Cicéron a critiqué avec une ironie souvent très dure le refus épicurien de la dialectique, philosophes et érudits ont presque tous proclamé que le Jardin n'avait d'autre théorie de la connaissance qu'un sensualisme naïf et obstiné jusqu'à l'absurde. C'est ce préjugé qu'E. Asmis a entrepris de détruire en montrant que la physique épicurienne est construite selon une méthode scientifique rigoureuse, dont la *Lettre à Hérodote* donne les deux axiomes fondamentaux : aborder toujours la recherche à partir d'un concept clair et tenter de connaître les choses cachées à partir des perceptions des sens et de l'esprit. Avec une minutie et une clarté admirables, l'auteur analyse presque mot par mot ce texte difficile et parvient ainsi à des interprétations souvent lumineuses, toujours intéressantes. Bien plus E. Asmis procède constamment à des comparaisons avec les autres systèmes philosophiques, ce qui lui permet de situer les solutions épicuriennes par rapport à une problématique en grande partie commune à toutes les écoles et de mieux mettre en évidence leur originalité.

Après un chapitre consacré à la sémiologie antique, et plus particulièrement au Περὶ φαινομένων καὶ σημειώσεων de Philodème, l'examen des principales théories physiques du Jardin confirme qu'elles ont été élaborées en fonction de la méthode définie. Une réflexion sur les transformations qu'Épicure a fait subir à l'atomisme démocritéen termine ce travail.

D'ores et déjà ce livre, dans lequel l'érudition, considérable et parfaitement maîtrisée, est au service d'une intelligence très fine, s'impose comme un ouvrage de référence. Si l'impression générale est donc excellente, quelques critiques peuvent néanmoins être formulées.

Nous avons relevé quelques rares imprécisions, inévitables dans une recherche aussi dense. Ainsi, les philosophes que Cicéron cite de manière anonyme et que l'auteur n'identifie pas (p. 39), sont de toute évidence des Stoïciens. Plus loin (p. 165) le rapprochement entre l'ἐπιβολή et l'ἐποχή nous a paru trop superficiel. D'une manière générale, ce que l'auteur dit de la Nouvelle Académie gagnerait à être nuancé au moyen des articles de P. Couissin (cités, mais sous-estimés) et des recherches récentes de M. Burnyeat ou de G. Striker.

Par ailleurs, le souci de rigueur conduit parfois E. Asmis à vouloir rendre Épicure plus clair et méthodique qu'il ne l'est réellement. Nous n'avons pas été convaincu par son interprétation de πρῶτον ἐννοήμα et nous continuons à penser qu'il s'agit du sens général, obvie, d'un mot. De même, nous ne voyons aucune raison de supprimer αἰσθητηρίοις dans *Hér.*, 50, sous prétexte que ce qui y est dit ne s'applique qu'à la vue. Une telle démarche nous ramènerait aux erreurs de la philologie hypercritique et, en raisonnant de cette manière, on pourrait demander à l'auteur quel est le sens de la disjonctive dans la deuxième règle (*Hér.*, 38) si, comme elle le croit, la διανοία fait partie des critères de la connaissance.

Nous pensons enfin que, l'épicurisme étant un système, il convenait d'examiner si les axiomes de la *Lettre à Hérodote* s'appliquaient également à la morale. E. Asmis dit, et c'est parfaitement exact, que la plupart des Épicuriens estimaient ne pas avoir à démontrer que le plaisir est le souverain bien, tant cela leur semblait une évidence. Malheureusement elle ne cite pas un texte de Cicéron (*Fin.*, II, 32) dans lequel nous voyons que, malgré tout, Épicure procédait dans ce domaine exactement de la même manière que dans ses recherches sur les atomes, puisqu'il inférait le τέλος du comportement des bêtes et des enfants, « miroirs de la nature ». Plus qu'une « méthode scientifique » limitée à la connaissance du monde physique, les deux règles nous semblent donc avoir été la structure même de toute la réflexion épicurienne.

Carlos Lévy.

Présence de Cicéron (Actes du Colloque des 25, 26 septembre 1982). Hommage au R. P. M. Testard, ed. R. Chevallier (coll. « Caesarodunum », XIX *bis*) : Paris, Les Belles Lettres, 1984, 308 pages.

Après *Présence de Virgile* et *Présence d'Ovide*, R. Chevallier a organisé un colloque *Présence de Cicéron* dont les actes sont offerts au R. P. Testard, l'auteur de *Saint Augustin et Cicéron*, l'éditeur du *De officiis* dans la C. U. F. Ce volume réunit des communications portant sur l'œuvre même de Cicéron, et surtout sur sa survie et son influence à travers les siècles. Nous en donnons la table des matières avec quelques mots d'explication quand cela paraît utile. M. Bonjour : « *Cicero nauticus* » (les images empruntées à la navigation dans les textes cicéroniens concernant la vie politique) ; M. Gorrichon : *Cicéron et ses compétiteurs aux élections consulaires de 64 avant J.-C. Une élection nationale à Rome* ; P. Laurens : *Cicéron maître de la « breuitas »* (dans le mot d'esprit et la joute oratoire) ; M. Rambaud : *Le « Pro Marcello » et l'insinuation politique* ; A.-M. Taisne : *Cicéron et la poésie latine des prodiges* (confrontation entre Virgile, Ovide, Pétrone, Lucain, Sénèque et Stace, à propos de cinq types de prodiges mentionnés dans le *De diuinatione*) ; M.-L. Teyssier : *Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture* ; A.-M. Tupet : *Recherches sur la survie de Tagès d'après Cicéron, « De diuinatione », II*, 50 (Tagès dans les littératures occidentales, de Pétrarque à Malaparte) ; H. le Bonniec : *L'exploitation apologétique par Arnobe du « De natura deorum » de Cicéron* ; M. Testard, *Saint Ambroise et son modèle cicéronien dans le « De officiis »* ; J. Doignon : *« Le trait du livre III du « De re publica » sur*

le « nomen » de Sardanapale. Sa postérité chez saint Jerôme, ses rapports avec un fragment d'Aristote ; J. CHOMARAT, *Sur Érasme et Cicéron* ; J.-C. MARGOLIN : *Les « Tusculanes » guide spirituel de la Renaissance* ; J. JEHASSE : *Guez de Balzac et Cicéron dans les premières « Épîtres latines » (1637)* ; D. et P. COGNY : *De quelques exordes de la correspondance de Cicéron...* (et de la traduction des *Épîtres familières* par Godouin en 1666) ; J.-P. NÉRAUDAU : *Cicéron aux Enfers, ou la conjuration des ombres (Fénelon, « Dialogue des morts »*, 31, 32, 33, 43, 46) ; J. CHOMARAT, *Le « De officiis » et la pensée de Montesquieu* ; P. M. MARTIN : *Montesquieu, panégyriste de Cicéron* ; R. MARTIN : *Présence de Cicéron sur les tréteaux français, ou les métamorphoses d'un grand homme* (sur cinq œuvres dramatiques consacrées entre 1742 et 1848 à la conjuration de Catilina) ; R. BEDON : *La présence de Cicéron dans le premier cycle de l'enseignement secondaire français* ; R. CHEVALLIER : *Comment on a vu les villas de Cicéron à l'époque moderne et contemporaine.* Ce riche volume s'achève avec la communication d'A. MICHEL : *Y a-t-il aujourd'hui une actualité de Cicéron?* : l'Arpinate s'y trouve confronté avec quelques-uns des plus illustres maîtres à penser de notre époque, mais sa cause est si brillamment plaidée que de l'épreuve il ne pouvait sortir vaincu.

Jean-Louis FERRARY.

Colloque *L'Épopée gréco-latine et ses prolongements européens*, Calliope II (coll. « Caesarodunum », XVI *bis*), édité par R. CHEVALLIER : Paris, Les Belles Lettres, 1981, 346 pages.

Conformément à l'esprit des colloques de la collection « Caesarodunum », le présent volume suit l'épopée des origines les plus lointaines jusqu'à l'époque contemporaine. Rome est au centre de cette vue d'ensemble.

Trois communications sont consacrées à l'*Énéide* : l'une concerne le personnage d'Ascagne comme *regius puer* (M. MANSON), une autre l'allégorie de *Fama*, dans laquelle A.-M. TUPET a décelé l'archétype de la strige, une troisième l'aristie d'Énée au chant XII, conçue comme l'aboutissement d'une triade commencée au chant X (G. LENOIR).

Mais les origines de l'épopée romaine sont décelables dès les temps légendaires tels que nous les restitue, par exemple, un Tite-Live : Ch. GUITTARD analyse dans ce sens le rituel de la *deuotio*, et notamment le *carmen* qui l'accompagne. D. BRIQUEL évoque l'aspect trifonctionnel du roi chez Romulus, Servius Tullius et Caeculus à l'instar de ce que l'on observe en Iran.

Virgile est présent dans la fortune qu'a trouvée auprès des Chrétiens le célèbre *quisque suos patimur Manes*, faisant appel aux thèmes de la résurrection, de la pénitence et du baptême (J. DOIGNON) ; il est présent encore dans le *Roman d'Énée* qui, au XII^e siècle, présente une Camille à la fois proche et différente de celle de Virgile (M. PETIT) ; par ailleurs B. PASQUIER étudie trois illustrations mettant en scène ce personnage aux XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles ; il est présent encore comme étalon de la critique lors de la querelle des Anciens et des Modernes (P.-M. MARTIN).

La postérité immédiate de Virgile, c'est Lucain, avec le thème du bois sacré (D. et P. COIGNY), c'est Valérius Flaccus, qui transforme et enrichit

le thème de la « teichoscopie » (P. Miniconi), c'est Stace et son touchant personnage d'Atys, repris dans le *Roman de Thèbes* (A.-M. Taisne). R. Girod, quant à lui, décèle un schéma épique chez Tacite, dans le récit du sac de Crémone.

Le Moyen Age offre aussi un terrain favorable à l'épopée : outre les romans de Thèbes et d'Énée déjà cités et dont J. Batany étudie les couplets d'octosyllabes en relation avec l'hexamètre dactylique, il y a l'*Alexandréide* de Gautier de Châtillon, inspirée de Quinte-Curce et présentée par J. Hellegouarc'h, les épopées de Germain de Brie et Humbert de Montmoret sur Hervé, le nauchier breton (G. Kouskoff), la très riche littérature anglo-saxonne, avec Augustin, Aldhelm, Bède le Vénérable, Alcuin, le poème de Beowulf et les contes épiques de G. Chaucer (Ch. M. Ternes).

Avec la Renaissance apparaissent d'une part des développements iconographiques comme celui de la galerie d'Oiron (J. Guillaume), ou les émaux représentant le triomphe de Neptune, symbole des thalassocraties (R. Chevallier), d'autre part des essais d'épopée moderne comme la *Franciade*, dont Guy Demerson analyse la chronologie ; il y a aussi l'épopée vécue de Christophe Colomb, mise en forme littéraire par L. Gambara (Geneviève Demerson).

A l'époque moderne l'esprit épique est transféré à d'autres genres : l'opéra, tel que le conçoit R. Wagner, avec ses hommes et ses dieux, ses enfers, ses leitmotive qui ressemblent à des épithètes homériques (R. Lesueur) ; l'histoire des religions vue par Mallarmé, avec ses mythes solaires (A. Arcellaschi) ; le roman, bien entendu : M. Bonjour voit chez J. Giono à la fois l'Homère de l'*Odyssée* et le Virgile des *Bucoliques* ; A. Michel clôt cette vaste évocation avec trois ouvrages récents, où l'on voit l'héroïsme se modifier totalement et l'imaginaire l'emporter sur le reste : *Le désert des Tartares*, *Le rivage des Syrtes* et les nouvelles de l'*Aleph* de Borges.

Il reste plusieurs communications concernant l'épopée en général : celle de Ph. Heuzé sur la représentation du corps et la convention de la grandeur ; celle de R. Martin sur les rapports entre épopée et roman au 1er siècle — celui de Pétrone — à la lumière de Lukacs ; celle aussi de Guy Demerson, qui, bien au-delà de la *Franciade*, traite du problème du temps dans l'épopée.

Sylvie Franchet d'Esperey.

K. W. Gransden, *Virgil's Iliad. An essay on epic narrative* : Cambridge University press, 1984, 219 pages.

Réhabiliter la seconde moitié de l'*Énéide*, montrer la multiplicité et la variété des liens qui unissent l'épopée latine à l'épopée grecque, voilà le but que se propose l'auteur de cette *Iliade de Virgile*. En effet, le principe initial de cette recherche, nettement formulé dans l'introduction, est que « l'*Énéide* est une *imitatio* des deux épopées d'Homère, probablement le plus remarquable exemple, dans la littérature européenne, d'intertextualité » (p. 5). En ce sens, l'ouvrage se présente explicitement comme un prolongement des travaux de G. N. Knauer. L'auteur ajoute que, renonçant à l'étude

des mots, il désire porter son attention sur de plus larges ensembles, qui sont les articulations du mouvement narratif.

La composition obéit à un principe très simple. Après un prologue consacré à l'*Iliade* d'Homère qui démonte la façon quasi nécessaire dont s'enchaînent les épisodes, l'ouvrage présente deux parties, intitulées respectivement « paix » et « guerre ». Chacune de ces parties comporte un certain nombre de subdivisions (sept pour la première, neuf pour la seconde) dont la dernière, dans un chiasme doublement expressif, est appelée « guerre et paix » (Tolstoï est quelquefois cité). En fait, l'auteur réexamine le récit selon la forme que lui a donnée Virgile. Chaque chapitre comporte un rappel de ce qui est narré par le poète, une présentation circonstanciée des événements et des situations et relie chaque « motif » à d'autres « motifs » qui se retrouvent soit chez Homère, soit dans l'*Énéide* elle-même. Cette entreprise a certainement sa part de légitimité et, comme l'ouvrage est écrit avec beaucoup de clarté, comme il progresse de façon très souple — parfois sinueuse — la lecture en est toujours agréable et intéressante. Il y a quelque chose d'assez fascinant pour l'esprit, et aussi de troublant, à voir ainsi surgir Homère de chaque inflexion du récit virgilien ; surgir, puis disparaître. Car si l'auteur a la passion de pourchasser les analogies, c'est avec le souci de marquer les différences. Ainsi doit procéder toute lecture critique de Virgile. Elle ne peut ni ignorer Homère, ni se satisfaire de l'avoir reconnu.

Pour notre part, nous avons été particulièrement intéressé par les nombreux échos que l'auteur perçoit dans l'*Énéide* elle-même (qui, notons-le, ne peuvent avoir le même sens que les échos d'Homère). Bien des suggestions font mouche : ainsi tout ce qui rattache organiquement la seconde moitié du poème au premier chant ; tout ce qui est dit de l'importance des peintures du temple de Junon à Carthage. Quand le lecteur referme ce livre, la forte idée qu'il avait de la cohésion de l'*Énéide* se trouve sensiblement affermie.

Comme il est naturel, cette critique a son langage, ses termes d'élection : mot-clé, écho, rappel, allusion, miroir, coloration, symétrie, correspondance... et contraste, sans oublier le vocable magique : structurellement. Ce mot évoque la solidité. Il arrive qu'il cautionne des conclusions fragiles. Considérons cette création de Virgile qu'est le personnage d'Énée (analysé par J. Perret dans de belles pages de son *Virgile*), nous le voyons « structurellement » assimilé, selon les cas, à Hector et à Achille, mais aussi à Ulysse, et à Pâris, et à Ménélas. Regardons Camille : le personnage est en relation avec Penthésilée, qui elle-même annonce Didon, préfigurée par Vénus déguisée en servante de Diane et comparée à Harpalycé. Camille donc ressemble à Didon, mais elle figure aussi Turnus, tout en assumant quelque chose de Patrocle, sans oublier Virbius. Elle est perdue par son goût du luxe, comme Cléopâtre (p. 184 sq.)... On mesure, sur ces exemples, les périls auxquels s'expose le chercheur. Ce sont ceux du chasseur qui tire sur tout ce qui bouge. Toute ombre de ressemblance est repérée et présentée sans examen critique suffisant, sans même aucune prudence dans l'énoncé. Aussi le lecteur, ici convaincu par tel rapprochement, passe-t-il ailleurs par toutes les nuances du doute. Comment accepter l'idée d'une ressemblance, toute structurelle qu'elle puisse être, entre l'arrivée d'Énée au Latium et le retour d'Ulysse à

Ithaque? Ou qu'Énée, « quand il tue Turnus, non seulement réactive le motif de Patrocle, mais doive aussi venger le meurtre de Priam? » (p. 201). En réduisant tout élément du poème (caractère, circonstance, décor, assemblage de mots...) à un « motif », le critique habile se donne beaucoup de liberté pour défaire et refaire l'œuvre. Dans une mosaïque, la tessère qui est la prunelle, si on ne regarde qu'elle, peut être rapprochée de toutes celles qui lui ressemblent et sont disposées ailleurs.

La bibliographie est maigre : cinquante titres, dont quatre seulement sont dus à des auteurs non anglophones (Tolstoï, Pöschl, Knauer, Barthes). Est-ce faire preuve de chauvinisme? On s'étonnera que, sur des questions qui souvent touchent aux problèmes de composition, ne soit pas seulement citée la thèse de R. Lesueur, et que puisse être entreprise une ambitieuse étude sur l'*Énéide* sans aucune référence aux travaux de J. Perret.

Ph. Heuzé.

A. A. V. V., *Virgilio nostro antico, Atti delle celebrazioni per il Bimillenario Virgiliano in Calvisano*, Commune de Calvisano : Brescia, Stampa La Nuova Cargtorafica, 1983, 163 pages.

Ce livre est le témoignage de l'attachement fidèle et admiratif de Calvisano à la mémoire de son poète « local ». Peut-être en effet Virgile est-il né sur le territoire de la commune. Le maire de Calvisano, B. Guerreschi, a rédigé une jolie préface qui présente le livre, une manifestation entre autres des hommages de Calvisano à Virgile à l'occasion du bi-millénaire de sa mort. Ce livre contient cinq conférences qui traitent de Virgile en son pays natal, tout particulièrement de la localisation du domaine de sa famille (ce sont les études de F. Serafini, A. Albertini, P. L. Tozzi), mais aussi de Virgile, poète de la plaine du Pô (cf. L. Alfonsi, *La « Padania » di Virgilio nello sviluppo della sua poesia*) et « paysan » (ainsi l'essai d'A. Marastoni sur *Virgile dans la littérature agricole romaine*). Deux articles s'y ajoutent, l'un de P. V. Cova sur la fortune de Virgile dans la première moitié du xx^{e} siècle de Carducci à Eliot, l'autre de R. Gazich sur la première *Bucolique* et son expression d'une poésie de la forêt. Les vingt dernières pages sont pédagogiques : elles publient les projets d'enseignement sur Virgile qui l'ont emporté dans un concours destiné aux professeurs de latin à la Scuola Media et à la Scuola Secondaria Superiora. Un livre sympathique parce qu'il a été voulu par des « proches » de Virgile, qui le sentent « proche » d'eux sans toutefois se l'approprier, mais pleins du désir fervent de le rendre « proche » du plus grand nombre possible de lecteurs : *Virgilio « nostro » antico.*

Antoinette Novara.

A. A. V. V., *Simposio Virgiliano, Conmemorativo del Bimilenario de la muerte de Virgilio* : Universidad de Murcia, Murcia, 1984, 540 pages.

L'Université de Murcie a tenu à célébrer le bimillénaire de la mort de Virgile par un « symposium » qui s'est tenu du 18 au 22 mai 1982 et dont voici les Actes publiés. La variété du « bouquet » est remarquable : on y trouvera ainsi également une étude sur Virgile « personnage littéraire »,

une autre sur les adjectifs de couleur dans les *Bucoliques* et *Géorgiques* ou encore une sur la mosaïque de Virgile et les Muses au Musée du Bardo ; les grandes questions virgiliennes, Virgile et Homère, Virgile et Auguste, Virgile et l'épicurisme ne pouvaient manquer d'être abordées. La fortune de l'œuvre virgilienne occupe le plus grand nombre de pages et les amateurs de littérature comparée doivent porter une attention particulière à ce volume, qu'ils s'intéressent à Pétrarque, à Boccace, à Ronsard ou à James Joyce et Borges ; c'est bien sûr principalement à la fortune de l'œuvre virgilienne en Espagne que sont consacrées les études les plus nombreuses, tant à l'influence de Virgile sur Isidore de Séville que sur la littérature espagnole médiévale ou sur celle du Siècle d'Or. L'unité de cette diversité, l' « âme » du bouquet se dégage dans la magistrale synthèse de Manuel C. Diaz y Diaz sur *Virgile poète* (p. 165-180). La finesse de la réflexion sur l'essence de la poésie et la subtilité de l'essai pour justifier l'admiration que le poète a suscitée à travers les siècles depuis son époque jusqu'à la nôtre réussissent une gageure et défient le résumé en quelques mots. Bornons-nous à noter que les exemples sont le plus souvent tirés des *Géorgiques*, l'œuvre peut-être la plus « parlante » aux hommes du xx^e^ siècle, celle qui leur est le plus facilement accessible et la plus sensible. Il y a dans ces pages l'illustration de la définition du poète comme *uates*, si l'on se réfère à Isidore (*Étym.*, 8, 7, 3, cité p. 177) et à travers lui à Varron : ... *uates a ui mentis appellatos Varro auctor est per furorem diuini.*

Antoinette Novara.

Vitruve *De Architectura*, Concordance, éd. par L. Callebat, P. Bouet, Ph. Fleury, M. Zuinghedau : Hildesheim, Zurich-New York, Olms-Weidmann, 1984, lxxxi et 1.402 pages, 2 vol., 396 DM.

Cette *Concordance* couronne les travaux poursuivis activement sur Vitruve depuis une vingtaine d'années, tant en France qu'à l'étranger. Le texte de base est celui de l'excellente édition C. Fensterbuch, mais il est fait mention de V. Rose au besoin (pour écarter toute hésitation sur le repérage d'un passage, par exemple), et, très justement, des conjectures nouvelles qu'apporte l'édition de Vitruve en cours dans la C. U. F. C'est un ouvrage excellent, qui vise à fournir un instrument de travail commode. On y trouvera, en dehors de la concordance proprement dite, établie selon les normes informatiques (saisie de la ligne, en tenant compte des ponctuations fortes), une documentation riche sur les bibliographies, des *indices* commodes (par exemple la liste des signes numériques : qui sait communément que FZ = 13/16)? ; des listes de mots grecs (à ce propos le titre de la page xlix, *Formes grecques transcrites en latin*, est ambigu : il s'agit en fait de mots grecs employés en grec, sans transcription par Vitruve) ; une bonne mise au point sur la tradition manuscrite, avec rappel des résultats obtenus par J. P. Chausserie-Laprée. Le texte des épigrammes grecques est, à juste titre, fourni à part. On aurait mauvaise grâce à reprocher aux auteurs tel parti qu'ils ont pu prendre, par exemple pour l'ordre de présentation des formes fléchies. Il faut nécessairement adopter un parti, quand on veut mener à bien une entreprise pareille ; et le leur est justifié, de bon sens, et

constamment suivi. On aurait peut-être pu éviter quelques disparates dans la rédaction des titres de la longue introduction : en français p. IX et XI, en latin p. XIV[1]. L'ouvrage se termine par une instructive liste de fréquences (qui s'étonnera que *altitudo et crassitudo* soient ici parmi les tout premiers substantifs?) ; et par des relevés grammaticaux, du genre de ceux que M. DUBROCARD avait naguère établis pour Juvénal. J'imagine que c'est ici que devraient se résoudre certaines questions que soulève la lecture de la *Concordance* elle-même : par exemple une forme comme *nisus sum* y est enregistrée deux fois, sous *nitor* p. 734 et sous *sum* auxiliaire p. 1.120 ; mais ces deux formes ne font qu'un seul verbe ; d'où la difficulté qui est sans doute résolue dans les « relevés grammaticaux » à la page consacrée aux formes verbales (non paginée). Il ne fait pas de doute que ces deux gros livres, fruits des progrès dans la recherche vitruvienne, contribueront en retour à l'approfondir. N'était leur prix, vraiment dissuasif, ils seront précieux pour tous les latinistes, et d'abord pour les grammairiens. Merci donc à l'équipe de Caen, artisan de ce succès.

Guy SERBAT.

Markus WEBER, *Die mythologische Erzählung in Ovids Liebeskunst : Verankerung, Struktur und Funktion* (Studien zur klassischen Philologie, Band 6) : Francfort-sur-le-Main, Berne, 1983, 232 pages.

L'*Art d'aimer* est parsemé d'*exempla* mythologiques, qui illustrent et rendent plus vivantes les leçons du *praeceptor Amoris*. On considère généralement, comme l'écrit par exemple J.-M. FRÉCAUT, que ces récits plus ou moins développés peuvent « faire presque oublier le contexte avec lequel ils ont parfois un lien assez lâche » (texte cité et critiqué — à tort selon moi — par M. WEBER). L'auteur de cet opuscule (dissertation légèrement retouchée ; Heidelberg, 1982), se pose fort légitimement la question de savoir quelles étaient les intentions d'Ovide en introduisant dans son poème ces quatorze *exempla* et comment ils se rattachent à l'ensemble de l'œuvre. Il a fait porter ses efforts sur sept récits — le plus souvent les plus courts — qui ont été les plus négligés par les commentateurs : ce sont, au livre I : Pasiphaé et le taureau ; Bacchus et Ariane ; Busiris et Thrasius ; au livre II : Hercule et Omphale ; Ménélas et Hélène ; Agamemnon et Clytemnestre ; au livre III : Céphale et Procris. Dans chaque cas, avec une extrême minutie, on examine l' « ancrage » (*Verankerung*) du récit dans le contexte, sa structure, et sa fonction dans le contexte immédiat ; on ne néglige pas, bien entendu, le rapport qu'il soutient avec l'ensemble du livre où il se trouve, avec l'ensemble de l'*Ars*, et éventuellement avec les *Remedia amoris*, puisque les deux œuvres constituent un « cursus » unitaire. — Ce travail très méritoire sera sans doute consulté avec profit ; on y glanera d'utiles remarques ; il ne saurait être question d'en faire ici un examen détaillé. Malheureusement, il ne trouvera sans doute pas beaucoup de lecteurs : plus d'un sera déconcerté par un exposé terriblement monotone et systématique ; de plus, je doute que l' « honnête homme » fasse l'effort de décoder les innombrables schémas qui sont censés

1. coquille p. VII milieu ; lire DRUCKER et non pas Druker.

résumer et clarifier les analyses : ce ne sont que lignes droites, lignes courbes, lignes ondulées et serpentines ; pointillés ; flèches de diverses sortes ; parallèles ; grands cercles, demi-cercles, petits ronds ; rectangles, carrés, ovales ; accolades ; majuscules et minuscules... naturellement tous ces éléments se combinent en des tableaux, qui laissent rêveur. On referme la dissertation pour relire son Ovide.

Henri Le Bonniec.

Gregson Davis, *The Death of Procris, « Amor » and the Hunt in Ovid's Metamorphoses* (coll. « Instrumentum Litterarum », 2) : Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1983, 164 pages.

L'auteur part de l'observation suivante : dans l'univers des *Métamorphoses*, « 'hunting' (*uenatio*) has a more or less consistent, though extremely complex, set of associations with 'loving' (*amor*) ». En principe, ces deux concepts sont antithétiques, mais toutes sortes de combinaisons, d'évolutions, de conversions sont possibles. On nous invite à suivre pas à pas ces subtiles « métamorphoses », ces surprenants retournements de situation, au long de cinq chapitres : le premier amour d'Apollon : la conversion d'un chasseur ; nymphes et chasseresses (Daphné, Syrinx, Aréthuse, Callisto ; Salmacis et Pomona, qui, différemment, échappent à la norme) ; les « male Counterparts » de Daphné : Cyparissus, Hermaphrodite et Narcisse ; les personnages qui sortent de la norme : Adonis et Méléagre ; enfin le meilleur développement, le plus fouillé : Céphale et Procris, chapitre-phare qui donne son titre à l'ouvrage. L'auteur a de grands mérites : sens littéraire, justesse des analyses, encore que celles-ci pourraient être abrégées, car souvent elles rejoignent des remarques passées dans le domaine public — mais l'auteur a le souci, louable, de se faire toujours bien comprendre. Il ne cesse de se réclamer des maîtres à penser du structuralisme (doctrine à la mode) qu'il cite volontiers. Il ne me semble pas que cette lecture « nouvelle », systématique, parfois un peu pédante, renouvelle notre interprétation des *Métamorphoses*.

Henri Le Bonniec.

Gianpiero Rosati, *Narciso e Pigmalione, Illusione e spettacolo nelle* Metamorfosi *di Ovidio*, con un saggio di Antonio La Penna : Firenze, Sansoni Editore, 1983, 188 pages.

Le projet de l'auteur est de tenter une reconstruction de la poétique ovidienne à partir de l'étude de deux épisodes des *Métamorphoses*, ceux de Narcisse et de Pygmalion. Dans une première partie, Rosati propose de voir en Narcisse la victime d'une double illusion, auditive, puis visuelle ; le texte même fait écho à cette thématique : Ovide multiplie les reprises de mots et tisse ainsi toute une trame de résonances analogue à celle des reflets qui abusent Narcisse. Par ailleurs, en brisant par divers procédés l'illusion du lecteur qui prend conscience de la présence d'un narrateur, Ovide met l'accent sur ce qu'est en fait la poésie : une fiction qui vise à se faire reconnaître et admirer comme telle, un art qui exhibe sa nature fondamentalement « narcissique ». Le mythe de Pygmalion, objet de la deuxième partie, illustre, de même, le pouvoir d'illusion de l'art. S'appuyant sur la convergence des

thèmes mis en œuvre dans les deux histoires, Rosati conclut à l'existence chez Ovide d'une poétique qui, privilégiant la fiction, s'oppose au grand principe de l'esthétique antique, la *mimésis*, et doit être rapprochée des goûts de la société raffinée à laquelle les *Métamorphoses* étaient destinées, de son refus du naturel et du *uerum* au profit du *cultus* et du *fictum*. Dans une troisième partie, l'auteur étudie les motifs de l'illusion, de l'erreur et du travestissement dans d'autres épisodes, en insistant, dans ses observations à propos des métamorphoses ou des jeux de la parole, sur la notion de spectacle : il met en particulier en évidence chez Ovide une prédilection pour les scènes, isolées en *imagines* successives, et pour une virtuosité verbale qui apparaît comme l'équivalent de la nature multiforme et changeante du réel. La thèse est convaincante et suggestive ; les qualités de conteur brillant que l'on a toujours reconnues à Ovide sont ainsi envisagées dans une perspective intéressante : celle d'un écrivain conscient de l'essence de son art. Toutefois l'auteur se montre parfois exclusif dans l'interprétation des deux mythes : il néglige leur valeur psychologique et n'analyse pas leur insertion dans le texte ovidien ; leur choix, de plus, relève d'un certain arbitraire et aboutit à l'adoption d'un plan qui n'évite pas l'écueil de la répétition.

Jacqueline Fabre.

Velleius Paterculus, *The Caesarian and Augustan Narrative (2, 41-93)*, Commentary by A. J. Woodman (Cambridge classical texts and commentaries, 25) : Cambridge University Press, 1983, 294 pages.

Velléius Paterculus a de la chance. Les mêmes années 1982-1983 voyaient paraître, pratiquement en même temps, l'édition Budé de J. Hellegouarc'h (2 volumes) et le deuxième volume du commentaire qu'A. J. Woodman a entrepris de cet auteur.

L'éditeur anglais procède à reculons, puisque le premier volume, paru en 1977, portait sur les chapitres 94 à 131 du même deuxième livre de Velléius Paterculus. Il justifiait alors cette décision en notant dans la préface de son « preposterous volume » qu'il voulait tenter d'effacer la mauvaise réputation de l'historien latin à qui l'on reproche son adulation envers Tibère et son abus de la rhétorique (cf. notre compte rendu, dans la même revue, de ce commentaire). — Nous ne reviendrons pas ici sur la richesse de ce travail, « le premier, depuis le début du XIX^e^ siècle qui ait cette dimension et se soit fixé ce but », comme dit la notice publicitaire. C'est un fait qu'il n'est guère d'aspect (historique, littéraire, paléographique, etc...) qui semble négligé ; on appréciera aussi la multitude des rapprochements textuels avec le reste de la littérature latine et la façon dont l'auteur multiplie les subdivisions et les sous-titres, au point que ce qui risquait d'être une sèche accumulation de renseignements prend, par endroits, l'allure d'un récit aux péripéties dramatiques. Du grand art...

Nous avons relevé une vingtaine de divergences textuelles avec l'édition Budé — notre liste est loin d'être exhaustive — notamment en 47, 2 ; 4 ; 48, 4 ; 52, 5 ; 57, 1 ; 2 ; 59, 1 ; 60, 4 ; 66, 1 ; 68, 2 ; 70 fin ; 81, 2 ; 82, 1 (*bis*) ; 83, 1 ; 84, 2 ; 3 ; 86, 2 ; 88, 2 ; 91, 4. On notera que, d'une manière générale, l'édition Hellegouarc'h s'efforce de conserver le texte transmis par *A P*,

fût-ce parfois par des moyens un peu acrobatiques (mais nous avons été nous-même le réviseur de cette édition et ne voulons pas être à la fois juge et partie), alors que WOODMAN manie généreusement les *cruces*. Quelques exemples qui, parmi beaucoup d'autres, méritent discussion. En 52, 4, donner à *partes... dimittere* le sens de « démobiliser les ardeurs partisanes » (HELLEGOUARC'H) risque évidemment de paraître trop ingénieux (cela permet d'éviter l'obel), mais Velléius Paterculus nous avertit qu'il use d'une métaphore militaire, et donc d'une expression apparemment peu courante ; en 59, 1, nous pensons, comme HELLEGOUARC'H, qu'*etiamsi praeuenit* (« bien qu'il l'ait fait avant nous ») peut fort bien être conservé : là aussi A. J. WOODMAN « obélise », etc... Par contre, en 82, 1, l'argumentation dont use ce dernier pour écarter toute possibilité de corriger *Libium in Sicilia bene* (par exemple en « finiuit in Sicilia bellum », KRITZ, HELLEGOUARC'H) ébranle, à la réflexion ; en revanche, en ce qui concerne la fin de la phrase, où HELLEGOUARC'H appuie son maintien de *militauit* (il s'agit de *fortuna*) par une référence (ou un texte) au reste inexacte [on ne lit pas *in Romanis castris militabant* chez Tite-Live, 23, 15, 12, mais *qui in Romanis militauerit castris*, et *in* a ici tout bonnement son sens habituel de « dans », et non de « aux côtés de »], comment expliquer paléographiquement la correction *titubauit* proposée par GOODYEAR et acceptée par WOODMAN? La place nous manque pour poursuivre cet examen comparatif, très instructif, voire passionnant. Ce nous est aussi l'occasion de regretter (comme le fait courtoisement A. J. WOODMAN au début de sa *Préface*) qu'un décalage chronologique plus important n'ait pas permis aux deux savants anglais et français — qui se connaissent, s'estiment depuis longtemps et procèdent à de fructueux échanges — de confronter leurs opinions. Nul doute qu'en plusieurs passages, le texte, chez l'un ou chez l'autre, n'eût, de ce fait, été modifié pour le plus grand bien de Velléius Paterculus et du lecteur.

P. JAL.

N. T. PRATT, *Seneca's Drama* : Chapell Hill-London, North-Carolina Press, 1983, 229 pages, 1 index.

Selon N. T. PRATT, les tragédies de Sénèque représentent un moment particulier de l'évolution du théâtre occidental moderne et de sa conception. Par rapport aux Grecs, Sénèque serait le premier à opposer l'ordre de la Nature au chaos des actions humaines et à introduire, sous sa forme moderne, le problème de la moralité dans le conflit qui oppose les hommes aux dieux. Il intègre à celui-ci des éléments propres au néo-stoïcisme, à la rhétorique et à l'histoire politique et sociale de son temps.

Les problèmes d'attribution, de chronologie, de nature et de finalité des œuvres, d'imitation et d'influence, donnent lieu à un examen critique des théories sur la question, qui prend souvent l'allure d'un constat d'échec. L'ensemble de l'étude proprement stylistique, parfois fastidieuse, est illustré par des exemples précis et tend à dégager l'originalité de ce théâtre dans les domaines de la philosophie et de la rhétorique.

C'est en fait à un panorama raccourci de toute la pensée stoïcienne que nous convie l'auteur à travers l'évocation des années d'apprentissage du

jeune Sénèque, de son voyage en Égypte et de ses maîtres. L'examen du rôle de la providence, de la place de la liberté humaine ou de la question des « indifférents » et des « préférables » nous ramène au cœur de ce théâtre, qui, suivant l'auteur, serait à concevoir dans le sens des théories de Posidonius. L'ensemble, bien documenté, renvoie aussi bien aux traités qu'à la correspondance du Philosophe.

Quant à la tension extrême entre les différents caractères, elle est illustrée par toute une série d'exemples finement analysés, tirés des tragédies et destinés à montrer que chaque pièce est un *exemplum* des passions mises en scène. L'auteur, là encore, s'appuie sur de fréquents renvois aux traités philosophiques.

L'univers dramatique ainsi créé par Sénèque ne serait donc pas un monde autonome (cela est-il vraiment concevable au théâtre?), mais un système destiné à l'édification morale du public. On comprendrait ainsi, suivant N. T. Pratt, le statut particulier des personnages. Ceux-ci s'apparenteraient plus à des modèles, parfois complexes, qu'à de véritables individus. La fonction du chœur est alors essentiellement exégétique.

L'art de la *declamatio*, dont fut nourri Sénèque au sein du milieu familial, représente un fantastique réservoir de thèmes et de situations dramatiques facilement adaptables à un matériau philosophique mis en valeur par une rhétorique de « l'effet » qui en dérive en droite ligne. Les *controversiae* et les *suasoriae* sont en effet de petits drames en puissance, susceptibles de recevoir de multiples développements où se fondent philosophie et rhétorique pour créer « a world-in-language », fait de stéréotypes et de situations irréelles propres à renforcer cette impression de « rhetorical-Tragedy » qu'offrirait le théâtre de Sénèque. Ces idées simples et souvent fort bien argumentées à partir d'exemples bien connus dans l'histoire de la littérature latine, N. T. Pratt les nuance quant il s'agit de porter un jugement sur les personnages. L'analyse d'une série de « caractères » tend en effet à montrer la complexité psychologique des personnages à l'intérieur même de ces jeux de langage et de cette rhétorique de l'effet. C'est en fait surtout l'art de la visualisation des scènes racontées et le talent de la description des états physiques et psychiques, dont fait preuve Sénèque, qui donnent ici une « épaisseur » dramatique aux personnages, même si, pour N. T. Pratt, la rhétorique reste le *substratum* de la tragédie.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la description du cadre politique et social contemporain de la rédaction de ces tragédies. Malgré la justification qu'il donne de son choix, on regrettera que l'auteur se soit borné à un récit événementiel essentiellement inspiré de Tacite. En outre, l'analyse de certains des traités philosophiques, je pense au *De Clementia*, semblerait a priori se développer pour elle-même, si, à la fin, tous ces éléments n'étaient reliés entre eux pour souligner les analogies entre les faits réels et certaines situations dramatiques. Alors qu'elle est souvent très récente sur les autres points, la bibliographie que donne l'auteur en ce domaine — tout en restant très classique —, mériterait cependant une petite mise à jour. Les allusions à la vie politique de l'Empire, par exemple, ont fait l'objet

d'un mémoire de P. GRIMAL paru dans les *C. R. A. I.* de 1979 qui remplace désormais les analyses de G. BOISSIER. Mais ce n'est qu'un détail.

L'appréciation finale portée sur ce théâtre — ancêtre du mélodrame au sens habituel et moderne du mot? — ne retient que le débat moral sans peut-être insister assez sur le rôle du *fatum* et de la *fortuna* en face desquels les personnages acquièrent toute leur dimension tragique. En ce sens, une comparaison avec Lucain aurait sans doute été bienvenue. Saluons cependant la clarté et la richesse de ces analyses qui font de ce livre une solide introduction, non seulement au Théâtre de Sénèque mais aussi — et c'est un des mérites de cet ouvrage — au contexte littéraire, philosophique et social dans lequel ces œuvres virent le jour.

M. ROYO.

Frederico GAMBERINI, *Stylistic Theory and Practice in the Younger Pliny* (Altertumswissenschaftliche Texte und Studien, Band XI) : Hildesheim-Zürich-New York, Olms-Weidmann, 1983, XI-546 pages.

Comme le titre l'indique, cet ouvrage se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur détermine les idées de Pline le Jeune en matière stylistique en examinant successivement les domaines dans lesquels ce dernier a exercé son activité littéraire : art oratoire, historiographie, poésie et, bien sûr, épistolographie. Il constate une recherche constante de l'excellence chez un écrivain qui manifeste son attachement aux principes cicéroniens relayés par l'enseignement de Quintilien ; la poésie n'a jamais été pour lui qu'une activité secondaire, une préoccupation accessoire. En ce qui concerne l'œuvre épistolaire, F. GAMBERINI, après avoir souligné la forme que prend à cette époque ce genre représenté par Pline, Martial et Stace, s'attache particulièrement au problème éternellement controversé de l'authenticité de cette correspondance ; il opine sagement pour une solution moyenne, affirmant l'originalité de beaucoup de ces lettres, mais admettant le caractère de composition littéraire d'un certain nombre d'entre elles ; il estime que, de toute façon, le concept de lettre fictive est mal défini ; il peut notamment y avoir eu une réélaboration littéraire de lettres parfaitement authentiques à l'origine.

La deuxième partie est consacrée à l'aspect pratique de l'étude, c'est-à-dire à l'analyse du style de la correspondance au moyen du « commentaire rhétorique » de passages sélectionnés. Pour ce faire, l'auteur distingue entre les livres I-IX, le livre X et le *Panégyrique*, chacun de ces groupes ayant des caractères spécifiques : moins d'élaboration littéraire, ton plus naturel, plus familier dans le livre X par rapport aux neuf autres, style plus élevé, emploi plus large des figures dans le *Panégyrique*. Cela est, dans l'ensemble, tout à fait judicieux. Mais il a voulu aussi voir dans les livres I-IX trois catégories de lettres : 1) lettres traitant de questions pratiques, de problèmes de la vie courante ; 2) lettres consacrées à des rapports sociaux, politiques, à des affaires judiciaires ; 3) lettres ayant le caractère d'*excursus* littéraires ; à l'intérieur de chacun de ces groupes, il distingue un nombre assez considérable de sous-catégories et veut déterminer de la façon la plus rigoureuse possible les caractères stylistiques de chacun de ces groupes, en se fondant

principalement sur un examen de l'emploi des figures du discours et des tropes.

Entreprise louable, certes, mais dont les principes comme les résultats me laissent fort perplexe. Le système de répartition adopté par F. Gamberini pour les livres I-IX n'en est qu'un parmi d'autres, et pas plus sûr qu'eux, l'auteur le reconnaît lui-même (p. 263, 306). Fondée sur une base aussi incertaine, une étude scientifique relève de la gageure, voire de l'illusion, et, de fait, l'auteur retrouve dans les trois catégories à peu près les mêmes traits qu'il se contente d'énumérer, sans dépasser le stade de la simple constatation ; il aurait fallu au moins des indications d'occurrences, ce qu'il admet également (p. 442), en regrettant de n'avoir pu recourir à l'ordinateur (p. 308) : mais je doute, pour ma part, que ce dernier soit capable d'apporter la solution d'un problème dont les données sont relativement floues, difficiles à préciser.

L'ouvrage se termine sur des observations relatives au vocabulaire et à la syntaxe. Ce chapitre me paraît le plus satisfaisant parce que c'est celui qui nous apporte les résultats les plus concrets. Il est symptomatique que, si l'auteur maintient sa distinction en I-IX, X et *Panégyrique*, il n'est en revanche plus question des catégories établies précédemment dans le groupe I-IX.

Bref, un ouvrage intéressant, certes, et cela d'autant plus que, comme le souligne l'auteur dans son *Introduction*, il n'existait jusqu'ici rien de comparable, mais qui, du fait d'une méthode d'analyse trop dispersée et insuffisamment rigoureuse, ne répond pas de façon pleinement efficace aux intentions de son auteur.

J. Hellegouarc'h.

The Cambridge History of Classical Literature, II Latin Literature, éd. par E. J. Kenney et W. V. Classen : Cambridge University Press, 1983. 5 fascicules de 223, 153, 239, 240 et 154 p.

Cet ouvrage a déjà été recensé par P. Grimal dans la *R. É. L.*, 60, 1982, p. 391-393. Signalons seulement que l'édition reliée en un gros volume de 974 pages se double maintenant d'une édition brochée en cinq fascicules pourvus chacun de sa bibliographie et de son index : « The Early Republic » (jusqu'à Ennius et Lucilius), « The Late Republic », « The Age of Augustus », « The Early Principate » (jusqu'aux Antonins), « The Late Principate » (avec Apulée qui reste toujours curieusement relégué à la fin).

Jean-Louis Ferrary.

Sciences historiques.

Dominique Briquel, *Les Pélasges en Italie : recherches sur l'histoire de la légende* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 252) : Rome-Paris, 1984, LI-657 pages.

A titre liminaire et pour n'y plus revenir, signalons que les élèves typographes de la Scuola S. Pio X, via Etruschi 7-9, ne se sont pas distingués dans l'impression et les corrections de cette thèse : si, mises à part de minimes erreurs d'accents ou d'esprits, les textes grecs sont corrects, on relève beau-